

Paul Marane

Marie toujours

roman

« Vous serez une part de la saveur du fruit. »
René Char : Feuillettes d'Hypnos.

A Fernanda, mulher da vida minha.

Préface

Intense immensité, la vie nous brasse et nous ramène à la mesure de notre comédie funeste : une absolue insignifiance à l'échelle de l'histoire universelle. Chaque individu tente de maquiller la violence de son destin de sa recette.

À une quête consciente qui me donne une sensation de vertige schizophrène, je préfère une attitude festive : la folie contre la Folie. Je crois à une salade complexe des sens, tempérée de croyances et d'humour, secouée de bons et de mauvais sentiments. Pour un moindre mal-être, je cherche une unicité, une possession de soi. Je donne libre cours à un ludisme primaire, en contre-point de l'information surabondante qui nous enferme et nous disperse. À l'origine un corps, le mien dont je tire des mots comme le musicien tire des sons de son instrument.

Marie,

Ta rencontre sur Skype m'a pris de court, inespérée ! Merci d'avoir fait le premier pas. Quelques mots à chaud pour te livrer mes impressions. S'il m'arrivait de revenir sur notre histoire, ma première aventure amoureuse, je le faisais avec la tiédeur nostalgique de la relecture d'un livre de jeunesse, empoussiéré à l'odeur de papier chanci, à la saveur de bonbon à la violette, à la lumière matifiée d'un vasistas de grenier.

Quand tu m'as demandé de te rajouter à ma liste de contact, ta photo reprit des couleurs ! Retour sur image : à la sortie du cours Baudelaire, je descends la rue des Martyrs sous le crachin parisien, tes talons claquent sur le trottoir détrempé. Ton parapluie est trop petit, ta main accrochée à la jointure de mon coude, écourte à minima les espaces entre nous, nous oblige à calquer nos pas nerveux l'un sur l'autre. Je tiens comme une certitude que nous sommes tous deux pressés de nous battre comme des chiffonniers, de nous mordre, de nous confondre, d'exploser, de pouffer de rire, d'assouvir cette soif impérieuse qui nous enserre la nuque...

Quand je t'ai revue sur l'écran de mon ordinateur, un parfum de muguet s'est mélangé à l'odeur des feuilles mortes piétinées du jardin du Luxembourg : je t'ai retrouvée, quasiment inchangée. J'ai souri à te surprendre, en répondant au premier appel ; tu cherchais, ton laptop à la main, un meilleur éclairage, un cadre plus adapté, un scénario de jeune première ? Agitée, tu t'empresses, tu te bouscules, tu ne veux pas perdre cette occasion de refaire une première bonne impression ! J'ai aimé cette anxiété adolescente. Je t'écris sur un ton badin libéré de toute fausse réserve ; la facilité pour reprendre notre discussion de vingt ans présage que tu ne t'en offusqueras pas. Je parie même que tu te prêteras au jeu !

J'ai pu à ton insu te redécouvrir par petit bouts ; des images chaotiques, fondues, défilent au hasard de ta déambulation appréhensive. Toute seule, tu prends soin de toi, tes vêtements de sport sont suggestifs : tu as toujours belle allure ! Je te l'ai dit : flattée sans être surprise, tu m'as remercié. La seule nuit (platonique) passée ensemble, dix ans après la fin de notre histoire, me l'avait déjà fait constater. Ton visage ne paraît pas ton âge ; soigneusement traitée, ta bouche à peine plus pincée, discrètement colorisée, tes yeux un peu plus profonds, ton cou et tes joues sont lisses et tendues : un rien de différent ! Le léger maquillage a su soustraire les ombres ; le temps est passé lentement. Tu trompes ton monde avec facilité ! Tu m'as dit le savoir et l'endosse discrètement, eu égard à ton mari plus âgé que toi et qui n'a pas la même chance. Solidarité conjugale enrobée de gentillesse intuitive, mélange d'attention délicate et d'intention calculée. Tu ne parais pas 40 ans. Chapeau bas !

Trente ans d'absence nous séparent et nous lient...

Je t'embrasse, maladroitement.

Rodolphe.

Marie, la grande !

Notre deuxième rendez-vous sur Skype a tourné court : dommage ! L'arrivée de Bob ton mari n'était pas au programme. Nous ne prendrons pas le risque de gâcher ton mariage avec une non-aventure, d'alimenter les jalousies de ton conjoint avec nos souvenirs de 30 ans : il y a prescription. Ton « comeback » me réveille, une envie soudaine de « religieuse au café », celle que nous partagions quand une fringale nous surprenait en chemin ; religieuse de boulangerie de quartier un peu trop grande et salée, de petite vertu riche en pâte à chou et en crème pâtissière, madeleine gourmande !

J'ai pu te poser cette question restée en suspens : pourquoi à ton retour de Londres en septembre 71, après l'IVG, m'as-tu annoncé ta liaison avec Peter ? Pour conclure notre histoire ? Ta réponse m'a aidé à élaborer ce dernier épisode ; j'y ai trouvé ma part de responsabilité, noyau sous mon tapis. Tu avais besoin d'attention tendre pour combler le vide de cette perte provoquée, assumée seule, isolée à des centaines de kilomètres. À ton arrivée tu veux t'assurer que je tiens à toi, tu me provoques : tu veux que je me batte pour te reconquérir ! Blessé dans mon orgueil masculin, je n'y ai vu que ta volonté de changer pour oublier, passer à autre chose. Cette nouvelle m'a atterré ; j'ai jeté l'éponge sans même prendre le temps de me remettre debout. J'ai accepté ta décision sans même la questionner ! Et je pensais t'aimer tellement... Ton image, ta présence à mes côtés, nos ébats amoureux m'avaient promu, mâle ! J'étais plein de cet orgueil et n'avais d'yeux que pour ma promotion. Tu as été mon dernier jouet, ma première femme : mon premier rendez-vous raté ! Pris dans mes bouleversements, j'étais sans espace pour te faire exister. Tu voulais que j'affronte le rival. Blessé dans mon amour

propre, j'ai tourné les talons pour oublier, Narcisse privé de miroir, j'ai cru disparaître.

J'ai conclu aujourd'hui le premier volume de ma vie adulte avec l'assurance du début, existentielle (ex)communion. Une vague nostalgie se répand sur la grève de mon passé dans un long chuintement gris définitif.

Tu dis apprécier ma prose, je reprends ma plume pour combler les plages de ton silence, te conter mon aventure avec toi, ma première « Histoire d'Amour ». Rêve éveillé, terrain glissant, grisant, confidences alertes...

« Nos années 70-71 »

« Marie la grande ! » Mon frère Christophe, d'un an mon cadet, me taquinait en y ajoutant un hennissement. Je n'ai jamais réagi à sa provocation concupiscente. Au cours Baudelaire ramassis d'élèves médiocres, trois jeunes femmes de terminale sont le centre de la communauté et l'objet des commentaires licencieux des adolescents décontenancés : les deux Françoise et toi.

Françoise L., brune aux yeux verts, élancée, véritable mannequin dotée d'une paire de jambes faites au tour, ouvre le spectacle d'un défilé permanent de mini-jupes de septembre à juin ; le clou est réservé aux camarades de terminale, devant qui elle monte l'escalier en spirale de la salle de cours de lettres au premier étage. Sans se donner la peine de feindre la fatigue, le regard en coin, elle pose nonchalamment son pied sur chaque marche, au fur et à mesure ralentit son ascension ; le dernier pas est d'une lenteur insupportable ; suspendue un instant, elle prend appui sur le palier supérieur, vérifie le succès de son élévation d'un regard en coulisse vers la piétaille ! Elle disparaît nous laissant songeurs, angélique noire... Le mouvement à peine accentué de ses hanches ne nous laisse entrevoir autre chose : soigneusement emballées dans une paire de collant elles

cèdent en mai la place à un mini « panti ». Son frère jumeau Maxime est aussi dans notre classe ; il supporte d'un air détaché les séances de voyeurisme et fait savoir qu'ils sont « amants et satisfaits de la situation ». Beaux et ténébreux, on les croit et nul n'ose questionner la relation. Je le regrette, j'étais novice, j'aurais pu approcher un amour fraternel extrême, hors du commun !

Françoise C., la plus âgée d'entre nous, n'a pas la moitié de la longueur des jambes de son paronyme ; elle est dotée de volumes qu'elle ne se lasse pas de promouvoir, de soutenir sans vergogne. Elle garantit un essor suggestif autour d'une taille de guêpe à une poitrine généreuse et à un cul de pouliche de Shetland. Adeptes aussi de la mini jupe, elle l'associe systématiquement avec des talons dangereusement hauts, fréquemment assortis de bottes, voire de cuissardes. La provocation culmine lorsqu'elle escalade les marches après Françoise L. : elle défile avec un chaloupé débordant qui nous laisse entrevoir un je-ne-sais-quoi de tendre, une indulgence, un renflement soyeux et délicat, enchâssé dans ses deux hémisphères transbordants que surplombent des seins en obus. Vu de bas en haut, en caméra lente, le spectacle est envoûtant. Habitante du quartier, elle en a le franc parler. Elle houspille les conscrits restés en contrebas :

- Allons-y jeunesse, le spectacle a commencé, mais sortez les mains de vos poches, bande de petits branleurs ! Charles-Henri je vais dire à ta mère que tu regardes sous ma jupe ! Christian, pourquoi as-tu sorti tes lunettes de soleil ? Assume, mon coco !

Et arrivant au sommet :

- Si vous êtes sages, demain on remet ça !

Le souffle court, des commentaires plus ou moins assourdis fusent :

- Putiiiiiiiiinnnn ! Quel cul !

- Et les MICHES ?

- Je suis sûr que sa culotte était blanche ! J'te parie ce que tu veux ?

- Mais non, mon con, noire ! T'as rien vu alors !
- Je suis sûr, elle a une culotte blanche sous ses bas noirs !
- Tu parles de qui ?
- Ben, de la C. bien sûr !
- Avec tes lunettes noires je m'demande ce que tu peux voir ?

Elle fait l'unanimité des garçons. A la sortie des cours un homme d'une petite trentaine vient la chercher dans son Alfa Romeo Julietta, laissant aux camarades de classe des images enivrantes pour de solitaires compensations. « La revue des deux mondes » est l'épicentre des discussions et des ténésmes érotiques de la gent masculine.

Marie, ta présence est plus discrète, plus classique : tu attires l'attention par ta taille, tu es la plus grande (un mètre 78, avec les talons : un mètre 85 ! Ma taille.) ; tes cheveux longs impeccablement coiffés, tes vêtements bien coupés marquent les courbes de ton corps. Un sourire réservé et un rire retentissant, scandaleux, obligent le tout un chacun à une certaine distance. Si tu ne portes pas la mini-jupe, derrière les conventions, une femme-fruit est mise sobrement en évidence : pleine peau, sans restriction. Ni mannequin ni femme fatale, tu es décidée à ne pas te laisser importuner. Sans affectation, tu supportes le voisinage de la plèbe. Tes mensurations troublent et en imposent ; les rêveurs affirment : « Pas mal, mais pas possible ! » non plus. Ton jeu n'est pas évident ; on n'a qu'un aperçu de ta vie de petite bourgeoise de Saint-Germain-en-Laye : une provinciale ! Amie des deux Françaises, tu les suis souvent sans chercher de succès individuel ; tu participes, en retrait, de la déambulation collective et de la notoriété.

La relative proximité affichée des deux allumeuses te sert de couverture et montre aussi une sorte de libéralité. Le mixage « B.C.B.G. » de la place Blanche m'inspire ! Je souhaite y voir un signe encourageant. Ton attitude paradoxale me laisse songeur, tu pourrais être moins dédaigneuse que tu ne le laisses croire !

Altière, « ma non troppo. Origini italiani ! Perchè no ? » Par où commencer ? Tu m'attires indubitablement, mais imposes une réserve. Tu me hantes ; je te désire et ne reçois aucun signe d'encouragement. Mais tu n'es pas insensible ; la pouliche demi-sang à la peau suceptible requiert un abordage subtil et ferme. Je suis introverti, et tu ne descends pas de ton piédestal d'Aglaé offusquée. La marge de manœuvre est étroite. Je résiste à jouer le séducteur ; trop loin de ma nature. J'observe tes feintes : tes cheveux qui s'agitent quand tu sens mon regard sur toi, ton regard fuyant quand je cherche tes yeux, ta présence absente pendant les cours, ton air renfrogné sans cause apparente, tes éclats de rire exagérément bruyants à la plaisanterie d'une Françoise, tes brusques sorties de salle de cours contrariées par la piqûre d'une mouche hypothétique. Françoise C. surprenant mon regard me signifie :

- Vas y, qu'est ce que t'attend ?

J'entends la sommation amicale comme une sonnerie de réveil, le départ est donné, je lâche mon intuition : à la « Rotonde » où nous déjeunons tous, entre le « Paris beurre » et le « café comptoir » je te propose d'aller voir « Tristana » avec Catherine Deneuve. Tu es surprise, je crains de n'avoir pas su présenter ma proposition :

- Quand ? Me réponds-tu abruptement.
- Quand tu veux ? Demain les cours se terminent à 15h !
- Ok ! En aparté court et sec. Tu tournes les talons, me laisses coi.

Ta réaction me fait douter : aurais-tu rétorqué comme à un intrus ? Ou pour ne pas attirer l'attention du reste de la classe ? Étais-tu préoccupée d'avoir accepté précipitamment ? Je me rassure en pensant au signal clair de Françoise C. : 1 à 0 pour moi ! Je conclus, incertain, que la réserve satisfait ta mauvaise conscience. Yves Montant chante : « Sous le ciel de Paris... »

Le temps passe, tu restes plantée dans mon souvenir, ombre terre de Sienne.

La balle est dans ton camp : je suis à GMT moins quatre, 5 heures plus jeune que si j'étais à Paris. Prévenu 24 heures avant, je me rends disponible ! C'est l'avantage d'être son propre patron, d'avoir été licencié !

Je t'embrasse un peu trop longuement...

Rodolphe.

Marie cependant,

Les détails de ta vie m'aident à apprivoiser ce quotidien étrange qui est le tien. Je me sens un peu ton confident, retrouve un peu d'intimité au présent : tu es restée une proche si lointaine ! Je crois reconnaître ton odeur, celle de tes cheveux, du parfum de ta nuque, Dior J'adore ?

C'est à peine croyable, tu as zappé notre unique nuit (platonique) dans le même lit, après la fin de notre liaison ! Grande déception pour toi qui expliquerait ton amnésie !? Je l'ai vécue comme une postface, une autre histoire, celle que nous vivions chacun de notre côté. Une odeur de mousse au pied d'un fayard, le grincement d'une porte mal fermée qui joue dans un courant d'air, mal à la tête, envie d'oublier. Ou l'ai-je rêvé ?!

Après nous et Peter, tu es d'une grande vertu : avec Bob depuis 20 ans sans faille, presque ; je ne peux pas en dire autant ! Penché sur les conséquences de nos dix mois de comme-union, je leur attribue une référence importante dans ma longue quête d'une partenaire. Comment l'as-tu vécu ?

Sans être aux antipodes, nos chemins sont différents. Tu combles le vide de notre séparation et de l'IVG avec Peter, mariage de dix ans, un enfant, Jack ; ton mariage « anglais » se révèle un fiasco à tous points de vue : tu cherchais une épaule compréhensive, solidaire, tu as trouvé un autre étranger. Tu fais la connaissance dans le cadre de ton boulot de Bob ; il y a affinités, tu divorces et te maries une seconde fois. Les illusions mises de côté, tout va vite et bien : vous travaillez ensemble, consultants internationaux indépendants, à partir des USA. Vous avez un appartement à Londres, tu y retrouves Jack et Anne ta petite-fille. Ta vie est réglée comme du papier à musique. Je ne peux pas en dire autant :

j'erre ! Tu as mis dix ans pour retomber sur tes pattes - Dans l'horoscope chinois ou « I ching » je suis chat ou lapin -, j'en suis à trente ! Si j'ai sept vies je ne souhaite pas passer la première à battre la campagne : je suis jaloux.

« Nos années 70-71 », je continue !

Je me souviens mal du film : Catherine Deneuve y garde certainement sa présence emblématique, un peu froide. Nous sommes allés voir Tristana au « Bretagne » à Montparnasse, mon quartier, à distance de la communauté baudelairienne ; tu insistes pour payer ton billet, mes finances auraient eu du mal à garantir ce genre de courtoisie. J'y vois une marque d'indépendance, de parité : agréable surprise. Le jeune mâle eût préféré se comporter en pourvoyeur. J'aperçois sur le nuancier féminin, un orange insoumis : ni fruit, ni coucher de soleil, électrique.

La salle obscure nous offre une pseudo intimité. Les séances de l'après midi sont peu fréquentées : nous nous installons au dernier rang, sur le côté, pour éviter les voisins. Nous parlons sans arrêt, des cours, des profs, des élèves... Les publicités passées - Jean Mineur dans sa boîte, les lumières de la salle s'éteignent ; je profite de la diffusion du court-métrage pour rapprocher mon épaule de la tienne. Tu sursoutes, un regard amusé du coin de l'œil, tu ne recules pas. Tes bras suivent tes mains jointes devant toi, les miennes accompagnent mes bras croisés sur la poitrine. Bon début ! A l'entracte, nous essayons de détendre l'atmosphère (Rien ne s'est passé !), tu me demandes mon avis sur les deux Françoise ;

- Deux allumeuses, de vrais Berbères... Je veux te répondre sur un ton badin. Le sondage est naturel et je ne peux nier que leurs attributs ne me laissent pas insensibles, il faut jouer fin ! Tu insistes :

- Et ?

Un peu penaud, j'ajoute d'un ton demi-assuré et suffisant :

- Leurs façons d'être n'ont rien à voir avec la mienne, trop c'est trop !
- Si l'une te proposait la botte, tu céderais !? Inquisitrice ironisant.
- C'est pas sûr : elles sont très sexy ! J'ai besoin de plus d'ombre...

La diffusion du film commence et m'évite le terrain glissant. Nos épaules se retrouvent avec naturel, nos avant-bras envahissent à leur tour l'accoudoir ; nos mains un instant dos à dos se serrent, nos doigts se croisent, ma jambe droite prend contact avec ton genou gauche. Nous marquons un temps, le souffle un peu court ; la prochaine étape sera plus compromettante. Je ne vois déjà plus les images animées de l'écran : je te suis du coin de l'œil. De ta main libre tu rassembles tes cheveux sur ton épaule droite. Laissé à découvert ton cou me surprend par sa longueur, son souple dessin tendu ; je retiens l'envie d'y poser les lèvres. Une vague de chaleur me laisse presque en sueur : inquiétude grandissante et sang-froid de chasseur. Ta tête se penche un peu dans la direction opposée à la mienne, résistante ! L'instant d'après, tu ne marques plus de distance, le haut de ton corps glisse dans ma direction.

Rassuré, je t'observe en « loucedé » ; tu me tiens à l'œil. Avec une indulgence curieuse tu vérifies que la scène est bien réelle : tu soupire sans te cacher. Le satisfecit me rassérène ; je ne me contiens pas non plus, et laisse échapper un long soufflement qui nous fait sourire, tendu et entendu. Tout va bien, la terre tourne ronde comme un manège de foire « et mon manège à moi c'est toi ! » La situation m'amuse : je te tiens par la main, seulement, mais je te tiens. Le début d'une aventure sonne clair et fragile !

Mon sexe bondit dans mon pantalon, m'incommode ; il est pris dans les plis de l'aîne de mon jean : élancement sourd, je blêmis ! Le manque d'intimité ne me laisse pas y mettre la main : je m'efforce, mine de rien, de me détendre. Un plaisir grinçant remonte le long de mon échine : nous nous dévisageons, (« Quid !? »), tu me souris en pointillés, je te souris jaune. Tu prends un peu de

recul pour me regarder un peu mieux, comme pour fixer une image qui nous engloberait tous les deux, tu ris à demi. Dououreux je suis fier de moi, de toi : tu es belle, très belle, on est déjà ensemble, un peu ! Avant que tu reprennes une position normale sur ton siège, je passe ta main gauche dans la mienne, glisse mon bras droit sur tes épaules.

Mon sexe me torture, à l'étroit le gland sous tension s'est faufile ; décalotté il entre en friction avec les épaisseurs rugueuses de mon jean 501. Plus ça brûle et plus je bande, et plus je bande... Au vu de l'avancée de mon plan, je m'offre le subterfuge de me moucher ; je me lève, mets la main à la poche, remet mon p'tit pote en position réveil ! Je ne l'ai pas rhabillé, mais la situation est plus confortable. Je mime l'artifice, me mouche. Ta moue dubitative me laisse penser que ce petit jeu ne t'a pas trompée. Un peu en retrait tu m' observes en appuyant ta tête sur ta main, ton coude sur l'accoudoir, le regard lointain. À demi conscient, je me donne le temps de respirer à fond : savourer l'attente, le désir mal contenu et réciproque (?) de nos corps qui nous précipite l'un vers l'autre. Je garde cette scène jubilatoire en spectateur.

Je reprends ma place avec un début de certitude « L'affaire est dans le sac ! », je vais pousser mes pions plus avant ; je repasse mon bras autour de tes épaules presque assuré. Sans réserve, circonspecte, tu marques d'un œil furtif « On s'installe, on se croit déjà chez soi ? », ponctué d'une souriante moue moqueuse. Dans la posture du spectateur lambda, nous fixons l'écran ; l'attention n'y est pas, Catherine Deneuve « Belle de jour » est du passé. Chopin nous enveloppe, nos épaules se rapprochent imperceptiblement ; ma main droite saisit l'angle opposé de ton buste, ta tête bascule au creux de mon épaule.

Tu pèses de tout ton poids, effluve chaude de cheveux, fleurs et peau de chamois ; immobile, je savoure les nuances mordorées de ton corsage que soulèvent tes seins ; sa lente houle envahit mon horizon. Ma verge est gênée par

ma ceinture, impossible de me soulager, « je bande comme un âne ! » J'aurais préféré que l'expression de mes sentiments soit moins évidente.

Tes yeux se lèvent vers moi, je cherche à te regarder, je me retourne un peu sur toi, pour mieux te distinguer ; tu ne dis rien. Un léger bruit de ressac bourdonne à mes oreilles, mes mains sont moites, je vibre comme une scie musicale, solitaire nocturne ; tu me fixes dans les yeux, ton regard glisse vers ma bouche, tu te recroquevilles au creux de mon coude. Je me baisse, mes bras t'encerclent, l'accoudeoir entre nous me ferre les côtes ; lentement, pour t'apprivoiser, sans te laisser aucune chance, je t'embrasse. Pointillistes d'abord, mes baisers se font taches, puis après un long dernier baiser sur les lèvres, ta bouche s'entrouvre pour me laisser te pénétrer ; nos langues se cherchent, s'esquivalent, se poursuivent, s'entremêlent, jouent le carnaval des animaux. Tu me mords, je te rends la pareille, te suce avec force, t'immobilise, puis les animaux défilent de nouveau, je plonge ma langue au fond de toi : toute la force de notre désir transparait, nos bouches se violent en une double pénétration.

Le souffle court nous nous rejetons dans nos fauteuils la main dans la main. Cet acte de reconnaissance sonne un pacte : amants sur une mer houleuse ! Janis Joplin a capela retentit à mes oreilles ; ma bouche violentée respire l'air embaumé de luzerne en fleurs d'un ciel immensément bleu lavande. Je redescends sur terre en planant ; de guingois sur ton siège, les yeux entre-ouverts, tu as l'air absent, une ombre souriante mi passée, mi-ravie. D'une pression de la main, je te surprends dans ton étourdissement ; tu reprends ta pose de jeune fille de la banlieue ouest. Dans ton regard une ombre d'arrogance traverse le silence de ton visage « Il faut reprendre le contrôle de la situation ! » Cette réserve me chagrine, nous nous sommes si peu égarés ! Pourquoi ne pas céder à cette sensation de partager quelque chose de fulgurant ? Pourquoi ne pas ouvrir sans frein ce chapitre, se sentir exister, glisser sur ce début de voyage sans destin ?

Je ne dis rien, j'ai trop peur de rompre le charme de ce premier moment d'intimité : le bel animal que je me suis choisi est encore effarouché. Je reçois ta tête sur mon épaule, nous reprenons la scène à son début, mais sans l'appréhension. Je t'ai gagnée ; l'anxiété a laissé la place à un désir d'apprivoiser, de posséder. Je te veux mienne comme je désire vivre, avec l'inconscience d'un jeune mâle de 19 ans. Mon sexe en manche de marteau me lance et m'encombre. Je glisse ma main dans ma poche gauche pour le mettre dans une position oblique qui me permette de me pencher en avant ; l'opération est inconmode, la gesticulation suggestive, discrète tu fixes l'écran. Cette omniprésence me gêne et m'obsède, m'obsène. Faire l'amour a été triste. L'atmosphère de ces prémices se charge d'une odeur de veille d'orage. Je te veux impérativement. Ta tempérance maline m'agace, me séduit, me frustre, m'enrage ; mon désir redouble et efface les images de Buñuel.

Les baisers se multiplient ; si leur fougue ne diminue, des espaces apparaissent, des répit... Le torrent s'élargit, parfois, fait place à un cours d'eau en crue, s'étale entre des berges bruissantes de peupliers sous un soleil de plomb. Ma main droite s'installe sur l'arrondi de ton épaule, m'amène à ton bras ; de crainte d'un mouvement de recul, elle le caresse, puis se pose. Mon pouce touche subrepticement la douce rondeur de ton sein pigeonnant sous le voile : une soudaine raideur frissonnée - pas une opposition -, une vague esquive me fait penser que mes incursions ont besoin de se modérer ; ne pas te froisser, te donner le temps de te rendre sans livrer bataille, attendre une prochaine opportunité pour pousser mon invasion.

L'illumination de la salle et le générique de la fin du film nous surprennent déconfis, pelotonnés l'un contre l'autre ; la première page de notre histoire se tourne contre notre gré. Le passé récent remisé aux calendes grecques, le présent s'accélère dans un décor neuf et brillant ; coups de brosse dans tes cheveux, un baiser claqué du bout des lèvres, une fébrilité joyeuse nous jette sur le boulevard

Montparnasse. L'entrée du métro nous accueille froidement... Je te raccompagne jusqu'à la gare Saint-Lazare : ligne 13 c'est direct, on n'est pas à l'abri d'un coup de pot ! Tu es en retard, on court un peu en se donnant la main. Debout ton dos appuyé à la porte opposée, je t'enlace, te dévisage, redécouverte ! On se bécote, inquiète :

- Et demain à Baudelaire qu'est ce qu'on dit ?

Nos yeux s'écarquillent et nos fronts se plissent...

- On dit rien ! Pas convaincu.

- Françoise C. va se douter ! Elle sait qu'on est allés au ciné ensemble. Avec sa grande gueule de vendeuse de marché...

Bien orchestrés deux soupirs satisfaits et contraints. La conclusion va de soi, notre discrétion ne servira à rien : notre flirt ne passera pas inaperçu et sera l'objet des commentaires à tous les étages ! Le problème est plus chaud du côté de ton père ; le sang romain ne fera qu'un tour et sa réaction te préoccupe. « Champs-Elysées-Clémenceau », on s'embrasse à pleine bouche, claquement des portes, baiser à rendre jaloux le wagon. « Miromesnil » : les portes claquent de nouveau, deux sourires Menthe à l'eau ! Rendez-vous demain à « La Rotonde » pour l'entre deux cours, nous resterons à une distance respectable pour ne pas tenter le diable et dépister l'assemblée, dans un premier temps. Et au déjeuner, faux bond général !

- Tu m'accompagnes jusqu'à mon train ?

- Bien sûr. (Je suis bon pour rentrer à pied !)

J'en profite pour envahir ta bouche en te mordant les lèvres avec une voracité qui te fait faire une grimace.

- Aïee ! Tu m'as fait mal !

- Excuse-moi, c'était plus fort que moi, j'avais envie de te manger !

Ton rire féroce éclate, je ne comprends pas ! « Saint-Lazare », descente précipitée, nous courons un peu pour ne pas louper le train de 18h32 ; tes talons nous freinent, le bruit de ton trot nous ouvre le passage dans la foule. Ici et là je crois deviner quelques sourires entendus qui nous accompagnent, je te tiens par la main pour te donner un vague appui. A bout de souffle, sur le marchepied du premier wagon, on se serre maladroitement avec un reste de force, sans pouvoir s'embrasser. Coup de sifflet strident, le départ de la rame me laisse désorienté, bras ballants sur le quai.

Je funambule, vacillant, je ne vois rien ni personne, l'éclairage jaune blafard de la gare prend un ton Van Goghien, le brouhaha sonne « Strange fruit » Billie Holiday, ma bouche endolorie happe l'air comme un poisson hors de l'eau.

Je suis assis à la droite du Père, la Madeleine est une église de village, la Concorde un lavoir, les Champs-Élysées une belle allée, la Seine un plaisant cours d'eau, les boulevards Saint-Germain et Raspail des layons ombragés que je suis impudemment. Je t'aime sans le savoir vraiment, j'en savoure déjà les effets ensorceleurs.

Il est tard ! Quand reprendrai-je les sous-bois de ces moments choisis ?

J'attends ta réponse ; je t'embrasse avec un trop peu d'insistance.

Rodolphe.

PS : Une question posée avec un excès de franchise – gage de vingt ans et du désir de poursuivre une relation sans conventions -, pourquoi autant de blondeur dans le bai de tes cheveux? Bob et l'Oncle Sam !?

Marie jamais plus?

Le vingt-et-unième siècle et nos cinquante ans ont du bon ; Skype est là et non seulement je t'entends mais je te vois. Je poursuis le naturel de tes seins libres sautillants sous ton chemisier trop sage : j'aime épier leur va-et- vient fugace sous le voile translucide ! Encore quelques années et je pourrai te toucher, sentir ton odeur, flirter... Gros risques en perspective ! Ton image à l'écran me met en apesanteur, hors temps. Sensation étrange de virtuelle présence et omni-absence.

L'écran éteint, j'ai trouvé des similitudes dans nos parcours :une jeune cinquantaine, nous travaillons dur tout à la fois par nécessité d'être productifs et par goût, viciés ; tu vis au bord de l'océan in South Carolina avec ton mari américain, moi divorcé au bord du même océan, sous la ceinture de l'équateur, à Salvador ; tu as un fils et une petite fille à Londres, j'ai un fils en France, une fille au Brésil : déracinés volontaires satisfaits de leur sort. Non à la grisaille et au ras-le-bol grincheux de Paname ! Tes souvenirs sont passablement différents : tu ne te rappelles pas avoir été aussi abrupte dans tes réparties et fraîche au premier contact, par contre tu ne penses pas t'être laissée « emballer » au premier tête à tête ! Tu es d'accord pour le film et le cinéma mais tu contestes mes efforts, tu penses avoir été plus réceptive à mes avances ! Nous sommes tombés d'accord : même si pour nous ce n'était pas la première fois, notre histoire est une Première ; toi non plus tu ne te souviens pas de « Tristana » ! La formule n'est plus d'usage, mais entre nous : « Quel pied ! »

Quel dommage que tu n'aies pas le temps d'écrire ta version, j'eusse compris, peut-être, quelque chose au beau sexe !

« Nos années 70-71 »

Les souvenirs surgissent en tourbillon ascendant ; un gargouillis de fontaine, le brouhaha cacophonique et strident de la place Saint-Michel à 18h en automne, une froidure humide bienveillante nous enveloppe, nous remontons le Boul'Mich'...

Mon année de terminale commence sous les meilleurs auspices : mon attraction pour le genre féminin a trouvé une partition et un instrument. Mon désir m'aveugle et me laisse égaré, l'œil hagard je crois trébucher : je me sens étranger à moi même, je me terre dans ma « chambre de bonne » au 7ème étage, à distance du reste de la famille Verju. L'aîné, je suis trop souvent au centre des attractions familiales ; je passe furtivement par l'appartement au 4ème et prends l'escalier de service en colimaçon. Je m'effondre sur mon lit avec une hantise indécente, la main sur ce membre qui m'encombre, turgescence permanente et douloureuse, qui envahit mon élan amoureux. Obsédé par tes fesses, tes seins, ta bouche, mes habitudes solitaires perdent leur sens, je me retiens ; je me concentre sur la libération que je sens proche : je te désire intensément, et rêve de devenir ton amant.

Nous avons de nombreux cours en commun et le prétexte de travailler ensemble justifie les études partagées, chez l'un et l'autre. Saint-Germain-en-Laye est plus distant que le 6^{ème} arrondissement, mais l'appartement de tes parents est désert : ton frère est en demi-pension et ne rentre qu'après 19h, ta belle-mère encore un peu après, et ton père travaille tard.

Ta chambre est colorée, mur beurre frais, lumineuse, la fenêtre donne sur un étroit balcon et une rue calme et arborisée ; le lit de célibataire est couvert de quelques coussins, une poupée vénitienne y trône. En face un petit secrétaire à rabattant est pris dans un ensemble armoire-bibliothèque encastré au mur. Si l'espace est réduit, le confort est évident : rideau, moquette, un poster de Gauguin

sous verre au mur, une mini chaîne stéréo vient parfaire l'accueillante impression de maison de poupée. Une faille, elle n'est séparée du séjour que par une large et mince porte coulissante en verre translucide : geyser de tons jaunes et rouges. Le charme Saint-Germainois éclaboussé de couleurs méditerranéennes, Palerme à Deauville.

Ma chambre est sous les toits de Montparnasse ; elle ressemble à un presque cube de 3 mètres d'arête éclairé par à une fenêtre en chien-assis : un lit, un bureau-table d'architecte à tréteau, deux étagères de livres. Une armoire-penderie occupe un exigu couloir attenant. L'ensemble est spartiate : le chauffage relatif se veut compensé par deux peaux de mouton jetées sur le sol de vieilles tommettes rouges et par des couvertures marocaines en laine blanche pendues sur trois murs. Sur le quatrième une juxtaposition d'affiches de galeries de peinture du quartier fait office de décoration. Le confort est moindre mais l'isolement garanti ! La musique est à la charge des pigeons et d'un vieux tourne-disque 78 tours à manivelle.

Le baccalauréat est synonyme de nombreuses heures d'étude ; quelques après-midis en font partie. Ma chambre nous accueillera les samedis, les mercredis après-midi seront mis à profit chez toi ; ta belle-mère a compris qu'il est inutile de tenir ton père informé des détails de ton organisation.

Le scénario est monté ; qu'en penses-tu ? J'y suis retourné avec l'appréhension du vide, un léger tournis, un désir de plongeon à notre rencontre... Au creux de la rumeur colorée de Salvador et de son parfum entêtant de marée descendante d'iode et de vase, je m'assoupis : moiteur déjà poisseuse de la fin de la matinée, je crois te sentir à côté de moi...

Retour à la surface, il faut que je bosse, un peu ! Si je mets à profit ma retraite obligée pour batifoler avec toi, je m'agite aussi pour rebondir rapidement : pour

trouver un nouveau job il faut garder sous tension son réseau. Un bon CV est sur le dessus de la pile.

Hébergé dans les bureaux de mon copain Arnaldo, loin de Carol et de notre domicile, j'évite l'huile sur le brasier des en-cours de notre divorce.

Je vais te laisser ici, non sans t'embrasser au coin de la bouche, sans le vouloir...

Rodolphe

PS : À quand ton prochain rencard !?